

Auteur: Cristina Álvares



Cristina Álvares est Professeur Associé au Département d'Études Françaises de l'Université de Minho, à Braga, Portugal. Ses domaines de recherche sont la littérature française médiévale et contemporaine, la psychanalyse, et la sémiotique narrative. Elle est auteure de *O amor da letra: o heterogéneo, o artificial e o feminino no Roman de la Rose*, de Jean Renart, Braga, Universidade do Minho/Hespérides, 1999.

D'une Littérature Mal Nommée

Depuis les années 1980, lorsqu'elle émerge associée à la Marche des Beurs, de son vrai nom Marche pour l'égalité et contre le racisme, la littérature produite par les écrivains français nés de parents immigrés du Maghreb fait l'objet d'une revendication de reconnaissance et de légitimation culturelle qui prolonge la revendication politique d'intégration à la société française des populations issues de l'immigration. L'histoire de ce mouvement littéraire est donc celle de la lutte pour une place dans le champ littéraire français moyennant l'accès au dispositif institutionnel qui y introduit œuvre et auteur : maisons d'édition, presse et médias audiovisuels, librairies, prix littéraires, universités. Cet appareil de reconnaissance et de légitimation, Michel Laronde l'appelle l'Institution. L'un des instruments de l'Institution est la catégorisation.

Dès son émergence, cette littérature a reçu plusieurs étiquettes dont « beur », « arabo-française », « issue de l'immigration », « de banlieue », « urbaine », « francophone », etc. Créées par les médias, ces catégories ont été adoptées par le discours universitaire (cf. Laronde, 2002 ; Ollson, 2011 ; Puig, 2011; Hargreaves, 2014) mais ont été sévèrement critiquées voire rejetées par la plupart des écrivains concernés, depuis Azouz Begag jusqu'à Mohamed Razane et aux autres signataires du manifeste *Qui fait la France ?* (2007), qui leur reprochent d'enfermer leurs ouvrages dans le déterminisme ethnoculturel. Cette critique s'applique en tout premier lieu à la catégorie « beur », terme du verlan pour « Arabes », qui désigne les enfants des immigrés maghrébins. Elle s'applique aussi à la catégorie « littérature de banlieue » qui tend, surtout depuis 2005, à remplacer celle de « littérature beur » pour signifier une re-orientation thématique, saisissable dès les années 1990, où le social (l'intégration) l'emporte sur l'identitaire (la départenance culturelle). Mais dans la mesure où le milieu social de la banlieue est fortement ethnicisé et que les écrivains des cités représentent eux-mêmes la continuité entre ces deux périphéries, l'une externe et l'autre interne à la France, que sont les ex-colonies et les cités, la catégorie « de banlieue », loin d'effacer le critère ethnoculturel, le territorialise en lui assignant l'espace périphérique des quartiers défavorisés (banlieue est étymologiquement le lieu du ban). Le label « urbain » est perçu moins stigmatisant que « de banlieue » dans la mesure où le terme n'entraîne pas une sémantique périphérique et marginale, mais il a l'inconvénient de dissoudre dans la thématique générale de la ville la spécificité d'une littérature produite dans les cités et/ou qui thématise la vie dans les cités.

Il y a un débat au sein du discours universitaire sur la question de la (dis)continuité des deux périphéries, cités et ex-colonies. Nombre de spécialistes font remonter la littérature « beur » au contexte postcolonial de l'immigration. Alec Hargreaves écrit que « l'exclusion sociale est très largement vécue comme un prolongement en France de la domination imposée à leurs parents outre-mer pendant l'époque coloniale » (Hargreaves, 2011 : 3), ce qui ouvre la voie à Michel Laronde pour comprendre ces auteurs dans la catégorie des écrivains postcoloniaux (Laronde, 2001, 2002). Habiba Sebki n'est pas d'accord : « La littérature beur ne peut être considérée comme postcoloniale. Bien que ce terme pose problème à cause de ses nombreuses acceptions selon le rapport au temps, à l'espace ou à toute autre appartenance, je pars du principe néanmoins que pour être postcoloniale, une littérature se positionne dans un rapport d'ex-colonisé-colonisateur. Or, « le discours produit (par la littérature beur) n'est ni une doléance à l'ancien état colonial ni une complaisance à la vision exotique du Maghreb : c'est une voix active, interpellative et revendicative de la place du citoyen dans la société française » » (Sebki, 1999 : 30). La position de Habiba Sebki retentit côté écrivains dans le discours de Mohamed Razane, auteur de *Dit violent* (2006) et chef de file du collectif *Qui fait la France ?*, qui rappelle que l'immigration étant une expérience des parents et des grands-parents des écrivains « beurs », elle ne les concerne pas directement, eux qui sont nés en sol français. Par conséquent, il préfère « sortis de l'immigration » à « issus de l'immigration » en raison de la signification de dépassement qu'il y a dans « sortis ». Il semble donc que le label « littérature de la post-migration » proposé par Lilaria Vitali serait plus approprié pour autant que le préfixe « post » entraîne la signification de dépassement.

Associée aussi à la postcolonialité, la catégorie « francophone » est également rejetée parce qu'elle entrave l'intégration des écrivains « beurs » dans le champ littéraire national. Ce qu'ils font c'est de la littérature française, pas de la littérature francophone laquelle est normalement identifiée avec des écrivains des ex-colonies et des DOM-TOM. Eu égard à la distinction français-francophone, il est intéressant de rapprocher, comme Laura Reek (2010) et Steven Puig l'ont déjà fait (Puig, 2011a), les deux manifestes littéraires de 2007 pour en comparer les projets : Pour une littérature-monde en français, publié en mars dans *le Monde*, puis en mai dans un ouvrage collectif chez Gallimard ; et *Qui fait la France ?*, sorti en septembre dans un ouvrage collectif chez Stock. Le premier manifeste est signé par 44 écrivains d'expression française, comprenant des écrivains français, des écrivains des ex-colonies et des écrivains d'autres pays qui ont choisi d'écrire en français. Y figurent les noms d'auteurs consacrés et canoniques comme Édouard Glissant, Alain Mabanckou et Jean-Marie G. Le Clézio qui serait nobélisé l'année suivante. Le manifeste commence par constater et interpréter la quantité de prix décernés à des écrivains francophones en 2006 :

Plus tard, on dira peut-être que ce fut un moment historique : le Goncourt, le Grand Prix du roman de l'Académie Française, le Renaudot, le Femina, le Goncourt des lycéens, décernés le même automne à des écrivains d'outre-France. Simple hasard d'une rentrée éditoriale concentrant par exception les talents venus de la « périphérie », simple détour vagabond avant que le fleuve revienne dans son lit ? Nous pensons, au contraire : révolution copernicienne (Le Bris, 2007 : 23).

Mais le manifeste ne reste pas à l'étroit de l'axe postcolonial. Il tient compte aussi de l'existence d'auteurs étrangers qui écrivent en français sans être pour autant des ex-colonisés (Alain Makine, Brina Svit, Dai Sijie, Nancy Houston, Chahdortt Djavann et beaucoup d'autres), ce qui le conduit à proclamer la fin de la littérature francophone et sa substitution par la littérature-monde en français, du fait que la globalisation, entraînant toutes sortes de déplacements et de migrations (pas seulement celles causées par la décolonisation), a brisé le cadre postcolonial où s'inscrit la littérature francophone et l'a dépassé et élargi à des thématiques, à des expériences et à des perspectives irréductibles au rapport centre-périphérie typique de la postcolonialité. Parti de la périphérie externe, ce manifeste rompt la dualité centre-périphérie dans un sens centrifuge à l'échelle globale. Le second manifeste, signé par 10 écrivains « de banlieue » qui se disent « fils de la France, issus d'ici » et « enfants de la République », refusent la marginalisation culturelle à laquelle les voue la catégorie « écrivains de banlieue » et revendiquent leur pleine intégration dans la littérature et l'identité nationales. La dualité centre-périphérie est ici brisée dans un sens centripète à partir de la périphérie interne. Ils gardent le cadre hexagonal de leur aspiration à l'universalisme et prônent « l'égalité des droits et le respect de tous, au-delà des origines géographiques et des conditions sociales ». La différence de direction et d'échelle entre les deux manifestes est saisissable dans la position de Chahdortt Djavann, écrivaine de langue française d'origine iranienne, qui se trouve dans la mouvance du Manifeste Pour une littérature-monde en français et est donc susceptible d'en représenter l'esprit. Djavann pense que la littérature en français est autonome par rapport à la France et aux français car la langue française ne leur appartient pas, elle appartient à ceux et à celles qui la parlent de par le monde. Immigrée en France depuis 1992, elle ne se considère ni iranienne ni française : « La seule chose dont je suis sûre, c'est que l'exil est mon essence et l'écriture ma naissance. Je suis née exilée et resterai écrivaine de langue française » (Djavann, 2009 : 43). Le champ littéraire étant autonome à l'égard de la nationalité, la littérature procure à cette femme pour qui l'exil est fondateur et constitutif, une autre forme, acquise, choisie et universelle, d'appartenance et d'identité. Chahdortt Djavann place la littérature en français sur un plan transnational ou postnational. De même le manifeste Pour une littérature-monde en français affirme que les littératures nationales ne sont pas un cadre de référence approprié aux écritures migrantes, puisque la consécration des auteurs de langue française mais pas français témoigne d'une langue « libérée de son pacte exclusif avec la nation ». Cette libération constitue « la révolution copernicienne » qui instaure la littérature-monde en français.

De son côté, le manifeste Qui fait la France ? (Kiffer la France), paru à la suite des émeutes de 2005, situe dans le cadre national l'accès à l'universel littéraire. Aussi Razane inscrit-il le roman « beur » dans la tradition la plus prestigieuse de la littérature française, celle du roman réaliste du XIXe siècle, en disant que le père fondateur de ce courant n'est pas Begag mais Zola (Puig, 2008 : 88). Ajoutons que la littérature « beur » n'est pas une littérature des gens qui bougent mais des gens coincés dans la cité-ghetto, aspirant à la mobilité sociale et à l'intégration à l'identité nationale, ce qui la fait contraster fortement avec la littérature voyageuse et migrante prônée par Le Bris . C'est peut-être pour cela que le manifeste des 44 ignore cette littérature en français qu'est la littérature « beur » (cf. Célestin, 2010 : 4 ; Thomas : 53). Le Bris dit dans un entretien non publié que l'aventure des signataires du manifeste, tous de grands voyageurs, n'est pas « l'aventure des gens qui sont là » (Reek, 2010 : 270). Est-ce que la figure de la mobilité justifie l'absence des auteurs « beurs » dans le paysage de la littérature-monde ?

D'autant plus que le manifeste valorise la diversité, la pluralité, l'hétérogénéité. Et surtout quand on pense que les deux manifestes font des options esthétiques voisines, tous les deux soutenant une littérature référentielle et transitive, qui dise le monde. Que l'une dise le monde dans les paramètres de la littérature de voyage et l'autre dans ceux de la littérature engagée ; que ce monde soit l'immense monde globalisé ou le monde en béton et sans horizon du quartier difficile, c'est là une des formes contemporaines de la très ancienne et persistante différence entre nomades et sédentaires. Toujours est-il que l'écriture « beur » ne trouve sa place ni dans le champ littéraire français ni dans le champ mondialisé de la littérature d'expression française.

Ce qui barre l'accès au champ littéraire français des écrivains « beurs », c'est la catégorie, l'étiquette, le qualificatif. Car les catégories « beur », « de banlieue », « issus de l'immigration », etc dégagent l'odeur du déterminisme ethnique et social. Ils les contestent, au nom d'une approche universaliste de la littérature évaluée selon « des critères communs au commun des écrivains » (Herzoune, 2001 : 19) et légitimée par sa valeur esthétique. Or les œuvres étiquetées « beurs » ou « de banlieue » sont lues moins pour leur qualité littéraire que pour leur valeur documentaire, les auteurs étant perçus comme des ethnographes de banlieue. Habiba Sebhki écrit : « Cette littérature [beur], en effet, est tantôt étiquetée maghrébine, tantôt arabe, tantôt européenne, tantôt étrangère ; elle se trouve aussi répertoriée chez les libraires dans la section « immigration/racisme ». Ce dernier cas est évidemment une éviction totale du champ littéraire même. Toutes ces étiquettes peuvent expliquer que cette littérature ne trouve, à ma connaissance, aucune place dans les anthologies de littérature française » (1999 : 35). En effet l'appareil théorique et critique aussi bien médiatique qu'universitaire n'utilise pas les mêmes critères pour évaluer la littérature française et la littérature beur. Alors que pour celle-là on considère les formes et les valeurs intrinsèques aux œuvres, celle-ci est dévalorisée au profit de l'origine de l'auteur. Aussi les auteurs signataires du manifeste Qui fait la France ? dont la plupart sont d'origine maghrébine, mais pas tous, soulignent qu'ils partagent des idées plutôt que des origines. Il semble donc que la catégorisation de cette littérature produit un effet paradoxal. D'un côté, elle exprime, comme le dit Alec Hargreaves, l'entrée dans la scène littéraire française des minorités postcoloniales, de l'autre elle les tient à distance, dans les marges de cette scène, les ghettoïse. Par le biais du qualificatif, l'Institution reconnaît une littérature qu'elle délégitime dans le même geste comme peu-de-littérature. Aussi Razane demande-t-il : « (...) mais pourquoi chercher un qualificatif ? Pourquoi ne pas parler de littérature ? » (apud Vitali, 2012 : 51). Et il ajoute dans un entretien avec Steven Puig :

Je suis un écrivain français qui, comme tout autre écrivain, aspire à l'universalisme. Que je trempe ma plume dans le magma des souffrances de nos territoires en peine ne doit pas ériger mon œuvre en objet social. C'est avant tout de la littérature, et notre pays, contrairement à l'étranger, peine à le comprendre. 'Beur'. 'arabe', 'urbaine' sont autant de qualificatifs que je récuse. Je suis et je demeure un écrivain français, certes avec des origines, mais n'est-ce pas là l'histoire de la France ? (Puig, 2008 : 88).

Et un peu plus loin :

Les origines réelles ou supposées n'ont pas droit de cité. Il n'y a que des citoyens français pour qui il est urgent de secréter un autre sens à notre vivre ensemble, et de s'ériger en

contradictaires de ceux qui ont pris en otage, de père en fils, les espaces d'expression et de pouvoir (idem : 91).

Le discours critique et théorique ne peut pourtant pas se résoudre à inclure dans la littérature française les œuvres écrites par des enfants et des petits-enfants des maghrébins immigrés lors de la décolonisation. Les spécialistes reconnaissent l'existence de cette littérature, des circonstances historiques de sa naissance, de son développement et de sa vitalité qui en font un phénomène sans égal en France. « Aucune autre communauté issue de l'immigration n'a donné vie à un mouvement social et littéraire aussi important » (Quarta, 2012 : 122). « Les auteurs soulignent leur appartenance à une communauté de référence bien définie et les sujets des ouvrages (situation des minorités immigrées, exclusion et racisme) sont à l'ordre du jour dans la France contemporaine » (Varga, 2012 : 76). Depuis les années 1980, la communauté « beur » s'est consolidée et implantée socialement et culturellement et la reconnaissance de l'énergie, de la créativité, de l'originalité de ce mouvement justifie aux yeux de pas mal d'auteurs une désignation particulière comme « beur » ou « de banlieue ». L'éliminer ne serait-ce pas condamner à l'invisibilité ce mouvement et cette littérature ? Michel Laronde choisit le label « littérature arabo-française » pour analyser le rapport entre cette littérature et la littérature française. Selon lui, celle-là opère un décentrage de celle-ci et une critique de l'Institution littéraire (2002 : 171,179). Mais n'est-ce pas là ce que fait la littérature depuis toujours : décentrer, parodier, réinventer la tradition et l'institution littéraire ? N'est-ce pas là ce que fait la littérature à la littérature ?

On peut se demander si le faible impact du manifeste *Qui fait la France ?*, assourdi par la puissance de l'autre manifeste qui continue de retentir dans des thèses et des débats académiques, ne découlerait pas d'une erreur idéologique ou d'un contresens historique, l'orientation centripète et le cadre national de l'action étant considérés des anachronismes ou des atavismes ; ou, au contraire, si la chose littéraire impossible à (bien) nommer ne tire pas sa force créative de la tension entre reconnaissance et délégitimation où elle se tient dans un statut (pré)symbolique qui émerge et défaille. Cette intermittence est un clin d'œil signalant qu'une dynamique de récréation traverse la littérature dont la portée sociale et politique est bien vivante.

Bibliographie

Le Bris, Michel (2007) « Pour une Littérature-monde en Français » in Le Bris, Michel et Rouaud, Jean, eds., *Pour une Littérature-Monde en Français*, Paris, Gallimard, p.23-53.

Célestin, Roger, Cloonan, William J., DalMolin, Eliane & Hargreaves, Alec G., eds. (2010) « Introduction », *Contemporary French and Francophone Studies*. Littérature-monde. New Wave or New Hipe ? , 14,1, p.1-7.

Collectif *Qui fait la France ?* (2007) *Chroniques d'une Société Annoncée*, Paris, Stock.

Djavann, Chahdortt (2009) *Ne Négociez pas avec le Régime Iranien. Lettre Ouverte aux Dirigeants Occidentaux*, Paris, Flammarion.

Hargreaves, Alec (2014) « De la Littérature 'Beur' à la Littérature de 'banlieue': des Écrivains en Quête de Reconnaissance », *Africultures. La Marche en Héritage. L'Héritage Culturel de la Marche pour l'Égalité et Contre le Racisme (1983-2013)*, p.144-149.

Harzoune, Mustafa (2001) « Littérature : les Chaussetrappe de l'Intégration », *Hommes et Migrations*, 1231, p.15-28

Laronde, Michel (2001) « Écrivain Postcolonial en France et la Manipulation de la Figure de l'Auteur : Chimo, Paul Smâil, Amhed Zitouni » in Bonn, Charles, Redouane, Najib et Benayoun-Szmidt, Yvette, *Algérie : nouvelles écritures*, Paris, L'Harmattan, p.133-147.

Laronde, Michel (2002) « Prise de Parole du Roman de la Postcolonialité en France: Vers une Sociocritique du Canon Littéraire » in *Beginning in French Literature*, French Literature Series, 29, Amsterdam and Atlanta, Rodopi, p.169-180

Ollsen, Kenneth (2011) *Le Discours Beur Comme Positionnement Littéraire. Romans et Textes Autobiographiques Français (2005-2006) d'auteurs issus de l'immigration maghrébine*, Stockholm, Stockholm University Press.

Puig, Steve (2008) « Interview avec Mohamed Razane », *Expressions Maghrébines*, 7,1, p.85-92

Puig, Steve (2011) « Du Roman Beur au Roman Urbain : de l'Intégration d'Azouz Begag à Désintégration d'Ahmed Djouder » in *Vitali* (2011), p.21-46.

Puig, Steve (2011a) « Littérature-monde et littérature urbaine : deux manifestes, même combat ? », *Nouvelles Francographies*, 2,1 p.87-95.

Quarta, Elisabetta (2012) « Des Appellations Trompeuses aux Approches Esthétiques : la Nécessité de Nouvelles Perspectives pour l'Étude de la Littérature Beur » in *Vitali*, 2012, p.119-139.

Reek, Laura (2010) « The Worlds and the Mirror in Two Twenty-first Century Manifestos : 'Pour une Littérature-Monde en Français' and 'Qui fait la France ?' » in Hargreaves, Alec, Forsdick, Charles and Murphy, David, eds., *Transnational French Studies. Postcolonialism and Littérature-Monde*, Liverpool, Liverpool UP, p. 258-273.

Reek, Laura (2012) « Lettre Ouverte au Monde des Lettres Françaises : *Sur ma Ligne* de Rachid Djaini » in *Vitali*, 2012, p.47-69.

Sebkhî, Habiba (1999) « Une Littérature Naturelle : Le cas de la Littérature Beur », *Itinéraires et Contacts de Cultures. Nouvelles approches des textes littéraires maghrébins ou migrants*, 27.

Thomas, Dominic (2010) « Decolonizing France: from National Literatures to World Literatures » *Contemporary French and Francophone Studies*. Littérature-monde. New Wave or New Hipe ?, 14,1, p.47-55.

Varga, Robert (2012) « Pour une Historique de la Littérature 'Beur': à l'Ombre des Phénomènes de Culte? Azouz Begag Contre Paul Smail » in *Vitali*, 2012, p.71-89

Vitali, Llaría (2011) *Intrangers. Littérature Beur. De l'Écriture à la Traduction*, Louvain la Neuve, L'Harmattan

Vitali, Llaría (2012) *Intrangers. Post-Migration et Nouvelles Frontières de la Littérature Beur*, Paris, Academia

Autres articles de cet auteur:

- [Décès de René Girard](#) (*Annonces*, 08/11/2015)
- [Malaise dans les Études Françaises. La faculté des Lettres post-littéraire](#) (*Frances*, 27/08/2013)
- [Malaise dans les études françaises: hommage à Conceição Carrilho](#) (*Frances*, 14/05/2013)
- [Edouard Glissant avec Alexandre Leupin, Les Entretiens de Baton Rouge, Paris, Gallimard, 2008, 168p.](#) (*Édouard Glissant Études Créolisations Livres Moyens-Ages*, 02/02/2011)
- [Ayaan Hirsi Ali, Nomad. From Islam to America. A Personal Journey Through the Clash of Civilizations](#) (*Afriques Blog Créolisations En librairie*, 06/07/2010)

 [Envoyez](#)

Par [Cristina Álvares](#), publié le 13/12/2015 |
Dans: [Francophonies et théories](#), [Maghrebs](#)

Profil

ou

Nom

E-mail *Non publié*

Site internet

Commentaire

S'inscrire pour ne rater aucun article.

!

• Restez en Contact

Abonnez-vous

S'inscrire pour ne rater aucun article.

Votre email	OK
-------------	----

• Stay in touch

- [!\[\]\(448bd415caa8b52d2aeb4d58499267b2_img.jpg\)](#)
- [!\[\]\(23be4c52910c50d5908bb101588c4f4e_img.jpg\)](#)
- [!\[\]\(5dc449795a3a9c8d29c257423584cf78_img.jpg\)](#)

• Commentaires Récents

- **Fédéralisme et décolonisation en Afrique noire et aux Antilles. (1)**
 - » 08/12/2015
Moise Babi: bel article, j'aimerais en avoir sur...
- **Un mémorial de l'esclavage (4)**
 - » 03/12/2015
Ibrahima Seck: Merci cher collègue
- **Qui était vraiment René Maran, le premier Goncourt Noir ? (6)**
 - » 01/12/2015
Bounana Ahmed N'diaye: Rene maran a ete sans nul doute...
- **Zanzibar Epeme Theodore et les têtes brûlées (1)**
 - » 21/11/2015
adou dibango: merci pour le livre....c est...
- **L'anthropologie du XVIIIème siècle : les parts d'ombre de l'héritage des Lumières (2)**
 - » 20/11/2015
ndode francois: cette analyse ne fait vraiment pas le...
- **Du regard profanatoire comme dispositif de réification dans « La Croix du Sud » de Joseph Ngoué (100)**
 - » 19/11/2015
Pierre Druetz: Fantastique évocation de ce Regard lourd...
 - » 16/11/2015
Alexandre Leupin: Pour citer Ngnaoussi Elongue: Que tous...
- **Décès de René Girard (2)**
 - » 08/11/2015
Olivia Cristiana: A lire

• Le directeur

- [Alexandre Leupin](#)

• Le comité de rédaction

- [Bernard Cerquiglino](#)
- [Sylvie Dubois](#)
- [Ollivier Dyens](#)
- [Michel Herland](#)
- [Stéphane Hoarau](#)
- [Adelaide Russo](#)

• **Le comité d'honneur**

- [Howard Bloch](#)
- [Gérard Bouchard](#)
- [Carl A. Brasseaux](#)
- [Pascal Bruckner](#)
- [Lucien Daellenbach](#)
- [J. Michael Dash](#)
- [Jean-Claude Milner](#)
- [Georges Didi-Huberman](#)
- [Judith Feher-Gurewich](#)
- [Édouard Glissant](#)
- [Jacques Henric](#)
- [J. Gerald Kennedy](#)
- [Jean-Marie Klinkenberg](#)
- [Marc Levy](#)
- [Christopher L. Miller](#)
- [Catherine Millet](#)
- [Valère Novarina](#)
- [Michèle Rakotoson](#)
- [† Jean-François Revel](#)
- [Jean-François Samlong](#)
- [Carl de Souza](#)
- [Véronique Tadjo](#)

• **Les architectes**

- [Philippe Alexis](#)
- [Ollivier Dyens](#)
- [Arnaud Tchetou](#)
- [Lise Mba Ekani](#)

• **Les bienfaiteurs**

- [Daniel Blanchard](#)

○ [Kirk A. Guidry](#)

- [Qui Sommes Nous? |](#)
- [Soumettre une Contribution |](#)
- [Confidentialité des Données |](#)
- [Dispositions Légales |](#)
 - [Contacts](#)

© 2009 [MondesFrancophones.com](#) | info@mondesfrancophones.com

Nombres de visiteurs
01384773